

Études littéraires africaines



SCHILL (Pierre), éd., *Réveiller l'archive d'une guerre coloniale : photographies et écrits de Gaston Chérau, correspondant de guerre lors du conflit italo-turc pour la Libye (1911-1912)*. Avant-propos et analyse historique de Pierre Schill. [En appendice : « Regards croisés : art contemporain, danse, littérature, histoire », par Caroline Recher, Smaranda Olcèse, Mathieu Larnaudie, Quentin Deluermoz].

Ivry-sur-Seine : Créaphis, 2018, 478 p., ill. – ISBN 978-2-35428-141-0

Elara Bertho

Number 49, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073893ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073893ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertho, E. (2020). Review of [SCHILL (Pierre), éd., *Réveiller l'archive d'une guerre coloniale : photographies et écrits de Gaston Chérau, correspondant de guerre lors du conflit italo-turc pour la Libye (1911-1912)*. Avant-propos et analyse historique de Pierre Schill. [En appendice : « Regards croisés : art contemporain, danse, littérature, histoire », par Caroline Recher, Smaranda Olcèse, Mathieu Larnaudie, Quentin Deluermoz]. Ivry-sur-Seine : Créaphis, 2018, 478 p., ill. – ISBN 978-2-35428-141-0]. *Études littéraires africaines*, (49), 274–277. <https://doi.org/10.7202/1073893ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

qualité du contenu de certains articles nous fait oublier (un peu) ces quelques défauts.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

SCHILL (PIERRE), ÉD., *RÉVEILLER L'ARCHIVE D'UNE GUERRE COLONIALE : PHOTOGRAPHIES ET ÉCRITS DE GASTON CHÉRAU, CORRESPONDANT DE GUERRE LORS DU CONFLIT ITALO-TURC POUR LA LIBYE (1911-1912)*. AVANT-PROPOS ET ANALYSE HISTORIQUE DE PIERRE SCHILL. [EN APPENDICE : « REGARDS CROISÉS : ART CONTEMPORAIN, DANSE, LITTÉRATURE, HISTOIRE », PAR CAROLINE RECHER, SMARANDA OLCÈSE, MATHIEU LARNAUDIE, QUENTIN DELUERMOSZ]. IVRY-SUR-SEINE : CRÉAPHIS, 2018, 478 P., ILL. – ISBN 978-2-35428-141-0.

C'est au détour de recherches sur Paul Vigné d'Octon, une figure de l'anticolonialisme, que Pierre Schill découvre des tirages photographiques de la guerre italo-libyenne et le nom de Gaston Chéreau. En dialogue avec des créateurs, des chorégraphes et des écrivains, il décide de redonner vie à ces documents : il s'agit, comme le titre de l'ouvrage l'indique, de « réveiller » les archives de leur « dormance » (p. 11), de suivre le parcours de ce journaliste français et, par son truchement, de redonner nom et dignité aux résistants à la conquête coloniale italienne. Gaston Chéreau (1872-1937) fut écrivain et journaliste, correspondant pour *le Gil Blas*, *Le Petit Journal* et, à partir de 1909, pour *Le Matin*. En novembre 1911, il débarque à Tripoli pour couvrir le conflit qui oppose l'Empire ottoman finissant à l'Italie et il découvre avec sidération l'ampleur des massacres provoqués par cette guerre coloniale.

L'originalité de cet ouvrage repose sur sa composition : la première partie reconstitue avec un souci d'exhaustivité les reportages photographiques et les récits de G. Chéreau pour *Le Matin* en les couplant avec le récit littéraire qu'il a fait de ces événements. La seconde partie donne la parole à des artistes qui sont invités à dialoguer avec ces archives, dans la lignée de l'exposition « À fendre le cœur le plus dur » qui avait donné lieu à une très belle publication du même nom en collaboration avec Jérôme Ferrari et Oliver Rohe (Inculte, 2017). Smaranda Olcèse, Mathieu Larnaudie et Caroline Recher entament ainsi une réflexion mêlant littérature, danse et arts plastiques autour de la mise en scène du pouvoir colonial et de la puissance des images.

D'emblée, il faut souligner l'extrême rigueur du travail de l'historien P. Schill dans la reconstitution du parcours littéraire et journalistique de G. Chéreau. Les reproductions des photographies, dans

un livret en papier glacé incorporé à l'ouvrage, sont d'excellente qualité et constituent un corpus que l'on peut analyser comme un ensemble. Les textes du reporter pour *Le Matin* sont abondamment commentés et annotés, ce qui permet de les resituer dans leur contexte historique précis. La correspondance de G. Chéreau avec sa femme Edmée, journaliste comme lui et militante du droit des femmes, éclaire sous un autre jour les récits publiés dans la presse. Ainsi de la pendaison publique pratiquée à de nombreuses reprises par l'armée italienne à des fins d'humiliation pour sanctionner les « rebelles » : elle est décrite dans le reportage (pour l'exécution du 6 décembre 1911, p. 251), photographiée à plusieurs reprises (photos n°66 à 77), et commentée en privé sur cartes postales (p. 308-309). Dans ces dernières, le ton est bien sûr plus personnel et le respect dû à l'armée italienne dans les récits publics laisse la place à davantage de compassion envers les victimes du conflit, quelles qu'elles soient. « J'ai encore vu des choses à fendre le cœur le plus dur » écrit G. Chéreau à sa femme et à son fils le 11 décembre 1911 (p. 312), formule que reprendront Pierre Schill et Jérôme Ferrari, et qui rend bien compte de la singularité de ce témoignage. La voix de G. Chéreau porte ainsi à plusieurs reprises une critique acerbe de la violence coloniale, avec plus de liberté dans la parole privée que dans la parole publique : « Tout à l'heure, à quelques pas de moi, on a encore pendu un notable. J'irai le photographier dans un instant mais on ne fait plus attention à ces corps qui se balancent sous le portique. On s'habitue à tout et je suis honteux d'attacher plus d'intérêt à la mort d'un chien qu'à la fin d'un homme malgré que je me révolte contre ces inutiles tueries que l'envahisseur paiera tôt ou tard et bien qu'on en pense le contraire » (p. 319). Ce témoignage se double d'une écriture littéraire, qui met en forme après coup l'expérience de la violence, comme une sorte de « deuxième livre » de l'ethnologue en miniature, pour reprendre l'expression de Vincent Debaene. La nouvelle « Sur le trésor des caravanes », parue en 1926, soit quinze ans après les faits, constitue ainsi un contrepoint particulièrement éloquent à l'écriture journalistique, en ce qu'elle reprend l'épisode des quatorze pendus du 6 décembre 1911, en imaginant une rencontre entre le narrateur et un riche notable de la ville, qui lui révèle nuitamment que deux d'entre eux étaient des innocents et que la communauté arabe de Tripoli a été touchée par les mots de compassion envers ces victimes que le journaliste a exprimés en public.

Cet ensemble documentaire illustre le rôle naissant des reporters de guerre et du correspondant à l'étranger, rejoignant en cela les

analyses de Sylvain Venayre sur la couverture, par Pierre Loti, de la prise d'Annam en 1883 (*Une guerre au loin*, 2016). Une patiente mise en relation des textes, des brouillons et des republications des photographies de Chéreau dans différents médias permet de mettre en avant le rôle du sensationnalisme dans le récit de guerre, qui se forge petit à petit comme une narration stéréotypée. L'ouvrage rappelle à ce titre le poids des images de presse, qui se diffusent massivement à cette époque : celles de Chéreau participent d'un large mouvement de mutation de la presse quotidienne européenne et la monstration des corps suppliciés – notamment des pendus – est analysée par P. Schill avec finesse. La puissance de sidération que ces corps exercent sur le regard est située dans l'histoire de la presse, d'une part, et dans l'histoire de la manipulation du récit de cette guerre par les autorités italiennes, d'autre part. Quelques mois avant l'arrivée du journaliste, en effet, des soldats italiens avaient été tués à Sciarà Sciat. La description des mutilations de leurs corps servira à justifier après coup les exactions de l'armée italienne, les pendaisons arbitraires, les répressions de toutes sortes à l'encontre des civils. La guerre est également une « guerre de récits » (p. 363) et d'images.

Histoire et littérature sont donc imbriquées étroitement dans le parcours d'écriture de G. Chéreau. L'ouvrage de P. Schill restitue cette bipartition « au carré » pourrait-on dire, puisqu'il relie les deux versants littéraires et journalistiques de la carrière de Chéreau, tout en offrant une analyse et des commentaires historiques en même temps qu'une réflexion artistique. C'est tout le propos de la seconde partie du volume que de laisser la parole à des artistes, afin d'interroger le pouvoir que ces images exercent sur nous et de réfléchir de manière pragmatique à la possibilité d'un commentaire sur les images de l'horreur. En somme, il s'agit d'un ouvrage qui, en recourant aux artistes, réfléchit aux conditions de sa propre possibilité. Le chorégraphe Emmanuel Eggermont crée à partir des images de la pendaison du 6 décembre 1911 une pièce intitulée « Strange fruit », en référence au fameux poème d'Abel Meeropol, que Billie Holiday interprétera par la suite. Mathieu Larnaudie, quant à lui, propose une lecture de l'ouvrage de Jérôme Ferrari et Oliver Rohe à partir de cette question : « que faire de notre regard ? » (p. 437). La profanation que constitue l'acte d'écrire est transformée en geste politique d'acceptation de l'effroi et d'exploration de l'infamie. Tout au long de cet ouvrage, en filigrane, se pose la question du statut des corps colonisés, décrits comme « rebelles » par les Italiens. P. Schill nomme ces vies « infâmes », comme les

aurait nommées Foucault : Hussein Ben Mohamed, Mohamed Ben Ali, Ismail Mohammed El Fitri, Mohamed Ben Salemi, Ali Ben Sala, Ali Ben Hussein, Mohamed El Sium, Tahia Ben Tahia, Abdul Ben Abdalla, Ali Ben Gassin, Mustafa Ben Glabi, Mohamed Ben Haggi, Toar Ben Agg et Halifa Ben Ali. Il s'agit de ne plus voir ces « quatorze suppliciés seulement en victimes de la colonisation, mais [de] les identifier comme des résistants à la conquête de la Tripolitaine » (p. 13). C'est bien à cette bascule du regard que nous sommes conviés, de l'analyse philologique au « bel orchestre » (selon le mot de Deluermoz, p. 462) des regards d'artistes.

Tandis que certaines publications exploitent la mise en scène de la violence exercée sur les corps colonisés à des fins commerciales (tel le récent *Sexe, race et colonies*, 2018), cet ouvrage est au contraire un modèle de rigueur et de présentation des sources, qui redonne une dignité à ces résistants exposés à l'oppression coloniale, tout en prouvant que l'édition philologique peut dialoguer intelligemment avec la création contemporaine.

■ Elara BERTHO

TUQUOI (JEAN-PIERRE), *OUBANGUI-CHARI : LE PAYS QUI N'EXISTAIT PAS*. PARIS : LA DÉCOUVERTE, 2017, 290 P. – ISBN 978-2-7071-8893-9.

On ne peut qu'être d'accord avec Jean-Pierre Tuquoi lorsqu'il affirme, en ouverture de cet ouvrage, que « l'Histoire n'a pas été bienveillante pour l'Oubangui-Chari. Elle en a fait le paradis des aventuriers et des prédateurs sans laisser leur chance à ceux qui incarnaient l'espoir d'un avenir meilleur ». À la fin des années 1920, Londres souligne déjà l'incurie de l'État : « L'Afrique Équatoriale française est comme une maison dépourvue de tout, qui n'aurait que ses murs et rien à l'intérieur, ni mobilier, ni eau, ni gaz, quelques vieilles chaises cassées seulement ». Dans un style qui n'est pas sans rappeler celui de l'auteur de *Terre d'ébène*, J.-P. Tuquoi entreprend de raconter l'histoire d'« un fantôme de pays ». À l'instar de *Congo : une histoire* (Van Reybrouck, 2012), dont l'auteur revendique d'ailleurs l'influence, le présent ouvrage mêle reportages, entretiens et sources secondaires. Les « notes et sources » renvoient ainsi à une bibliographie commentée permettant de prolonger la lecture de chaque chapitre.

Il faut revenir à ce pays méconnu, qui a pourtant inspiré deux Goncourt (Maran en 1921 et Conchon en 1964), pour ce qu'il nous